

## Mirages

Robert Osadchuck

---

Number 31, Winter 1987

De la mémoire ...les mirages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15262ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Osadchuck, R. (1987). Mirages. *Moebius*, (31), 103–107.

ROBERT OSADCHUCK

## Mirages

Le sable s'étendait à perte de vue, traversé de légères ondulations. Il n'y avait nulle part la moindre trace de végétation ni non plus la moindre goutte d'eau, seulement ces vastes dunes que le soleil s'amusait à caresser de flammes vives.

Il avait marché durant toute la matinée sous cette chaleur étouffante dans l'espoir de retrouver son campement mais en vain. Il devait se rendre à l'évidence: il était bel et bien perdu; perdu seul dans ce désert aride.

Il essuya la sueur qui coulait sur son front. Ses jambes étaient molles, sans force. Si seulement il avait eu un peu d'eau. Mais non, il ne lui restait rien. Il se doutait bien qu'il ne pourrait pas résister longtemps comme cela, que tôt ou tard, il finirait par tomber.

Le soleil au-dessus de lui continuait à le fixer de son oeil crevé. Le ciel était d'un bleu pur, dépoussiéré de toute trace de nuage. Un faible vent soufflait par intermittence, faisant virevolter le sable.

Depuis longtemps déjà, il n'apercevait plus la grotte où il s'était réfugié hier pour échapper à la tempête de sable. Oui, une terrible tempête! Il était resté toute la nuit tassé dans un coin pour se protéger contre le sable qui tourbillonnait en tout sens. Ce n'était qu'à l'aube qu'il avait pu sortir de là, et il n'avait pas cessé de marcher depuis.

Il toucha sa tête qui était brûlante de fièvre. Il se sentait de plus en plus faible et fatigué. Il tentait de se reconforter en pensant que ses compagnons devaient être en train de fouiller partout pour le retrouver. Ce n'était sans doute qu'une question de temps avant qu'il ne les voit arriver: Gilles maniant le volant de la jeep, une cigarette collée à ses lèvres et Catherine, sourian-

te, lui envoyant la main.

Peut-être même étaient-ils en ce moment tout près. Il mit la main sur son front pour regarder au loin mais aucune jeep n'apparaissait à l'horizon.

Il continua à marcher mû par l'espoir de trouver un peu d'eau, oui, juste un peu d'eau. Il commençait à devenir étourdi. Sa vue s'embrouillait comme s'il voyait au travers d'une vitre mouillée.

Il venait à peine de faire quelques pas lorsqu'il aperçut, tout près de lui, une surface argentée ressemblant à une nappe d'eau. Elle n'était pas très grande mais l'eau y brillait pure et claire de mille reflets irisés.

Rapidement, il courut vers cette oasis. Il trébucha par terre, le visage imprégné de sable chaud puis se releva de peine et misère. Mais lorsqu'il regarda de nouveau, il n'y avait plus rien : l'oasis avait disparu comme par enchantement.

Déconfit, il s'écroula de tout son long au sol.

\* \* \* \* \*

— Il ne peut être encore bien loin, dit Catherine d'une voix troublée.

Gilles ne répondit pas. Il avait toujours les yeux fixés devant lui. Cela faisait déjà deux heures qu'il essayait avec Catherine de retrouver leur compagnon.

D'un geste las, il s'empara de la gourde qui était déposée à sa droite. Il en prit une petite gorgée pendant que Catherine regardait avec des jumelles.

Ils avaient tous les deux très chaud.

— Nous finirons bien par le retrouver, dit Gilles. Son visage commençait néanmoins à montrer des signes d'inquiétude.

\* \* \* \* \*

Il releva péniblement la tête. Son corps maintenant frissonnait légèrement. Le soleil était toujours au milieu du ciel, dardant des rayons brûlants. Le sable avait pris une teinte jaune ocre.

Il avait très soif. Il remua quelque peu ses membres qui étaient endoloris ; puis avec beaucoup de peine, il s'assit sur le sable. Il se sentait épuisé. Epuisé et vaincu. Il avait l'impression que le soleil ricanait de sa condition.

Il resta assis un long moment immobile, à contempler ce désert stérile. A sa gauche, une piste se faufilait sur le sable, zigzagante, à peine visible, qui n'était sans doute que ses propres traces de pas.

La chaleur était devenue proprement insupportable. Sa gorge lui brûlait atrocement et sa langue était pâteuse. Il avait chaud, extrêmement chaud. Il se doutait qu'il allait peut-être mourir, étendu sur le sable, complètement déshydraté.

Des récits de voyageurs qui avaient préféré se suicider plutôt que de mourir de soif lui revenaient en mémoire. C'était une mort vraiment horrible et plusieurs n'hésitaient pas à offrir comme dans un sacrifice, leur nuque au soleil pour échapper aux terribles souffrances qui l'accompagnaient.

Mais cette solution ne le tentait guère. Aussi, il essaya de se relever, appuyant ses deux mains sur le sable mou. Après de multiples efforts, il parvint finalement à se tenir debout, encore tout étourdi et dans un équilibre précaire. Puis, tel un funambule sur une corde raide, il fit quelques pas. Mais il retomba vite au sol car il n'avait plus assez de force.

Il ne lui restait plus qu'à attendre là, au sol, l'arrivée de la jeep qui tardait et il se demandait au fond de lui-même si jamais elle arriverait.

Ses pensées devenaient de plus en plus embrouillées. Des images de son passé refluaient à sa mémoire. Il revoyait son voyage en avion long et fastidieux, son arrivée dans le désert brûlant avec ses deux compagnons, l'exotisme, le faste de l'Orient mais aussi la sécheresse, la chaleur; oui, cette chaleur étouffante, accablante et la soif horrible qu'elle provoquait...

Il leva soudain la tête car il lui semblait qu'une rumeur naissait au loin. C'était un bruit confus; on aurait dit un murmure indistinct comme à l'approche d'un endroit où plusieurs personnes sont réunies.

Au départ, il ne vit rien mais peu à peu, des formes se dessinèrent à l'horizon. Un chameau apparut, un grand chameau d'une couleur brun foncé. Puis un second, identique au premier... Et un troisième... C'était maintenant toute une multitude de chameaux qui se suivaient les uns à la suite des autres. Il devait bien y en avoir plusieurs centaines. Ils étaient accompagnés de chèvres et de moutons et tous ces animaux se dé-

plaçaient lentement avec grandeur et majesté, composant un tableau d'une féerie éblouissante.

Il pensa qu'il allait être enfin sauvé à la vue de cette caravane dont il avait tant entendu parler durant son enfance. Il l'imaginait guidée par les hommes du désert, un voile sur le visage, mais il n'apercevait pour l'instant que la longue filée des animaux se déroulant interminablement.

Puis soudain, l'image de la caravane se brouilla. Les contours des animaux devinrent étrangement flous, et, tels des couleurs qu'on mélange, ils se diluèrent pour ne plus former qu'un amas indistinct de couleur brune.

Il ferma un moment ses paupières pour éclaircir sa vision mais lorsqu'il les rouvrit, il ne vit plus rien: la caravane avait totalement disparu.

\* \* \* \* \*

Il ferma un moment les paupières pour éclaircir sa l'intérieur de lui, se dissocier de ce monde cruel et mauvais qui le leurrait en lui présentant de faux rêves, des illusions miroitantes. Le désespoir l'étreignait tel un aigle sur sa proie.

Mais un bruit faible et doux lui parvenait qui l'empêchait de sombrer dans la noirceur totale, un bruit ressemblant au vrombissement d'un moteur. Il essaya de se persuader que ce bruit n'était pas réel, que ce n'était qu'un autre de ces affreux mirages. Il n'ouvrit même pas ses paupières tant il était sûr qu'il n'y avait rien. Puis il sombra complètement dans l'inconscience.

\* \* \* \* \*

— Gilles, regarde là-bas, c'est lui, s'exclama Catherine.

— Oui, je le vois, dit-il; et il tourna le volant de la jeep en direction de cet homme étendu au sol, leur compagnon qu'ils recherchaient depuis si longtemps.

Gilles et Catherine avaient toujours les yeux fixés vers lui mais bizarrement, à mesure qu'ils s'approchaient, l'image de cet homme se faisait floue, se décomposait.

Soudainement, Gilles arrêta le moteur puis dit

d'une voix quelque peu gênée: «Mais où est-il passé, je ne le vois plus».

Ils sortirent tous les deux de la jeep puis commencèrent à regarder par terre, le visage terrassé par cette brusque disparition.

— J'étais sûre que c'était lui, lança Catherine. Ça ne peut pas être un mirage!